L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN 2 NOVEMBRE. 1889. 63me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

Docteur J. Dumont.
Propriétaire-Editeur.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
SAMEDI, 2 NOVEMBRE 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir le 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse des Encanteurs.

PAR JAS. P. GUINAULT.—Propriété dans le troisième district.

PAR RAUMGARDEN & FRIEDERICHS.—Cottage résidence dans le quatrième district.

PAR LE SHERIF.—Lots de terre avec bâtisses et améliorations, dans les troisième et sixième districts.

PAR M. F. MICHEL, constable de la Quatrième Cour de Cité.—A son entrepôt, No 1036 rue Magnolia.—Un cheval blanc, une voiture non couverte à quatre roues et harnais.

Deux défauts capitaux de notre agriculture.

On l'a dit, depuis longtemps, on ne saurait trop le répéter, surtout dans les pays voués, comme le nôtre, à l'agriculture, et qui trouvent, dans l'exploitation des produits du sol, leur principale source de richesse.

Il y a, pour les campagnes, deux causes principales de ruine : d'abord, l'absence des engrais au moyen desquels on rend à la terre, chaque année, la puissance fécondante qui s'est affaiblie, chez elle, par l'alimentation des plantes qu'on lui a confiées, la saison précédente. Le sol est comme le corps humain ; ses forces s'épuisent par le travail et, si l'on ne les restaure point par une fumure quelconque, il s'appauvrit, il devient incapable de porter désormais. Le repos d'une, ou même de plusieurs années, ne lui suffit pas pour se refaire ; il lui faut, pour cela, une nourriture substantielle qui lui rende ses forces premières.

C'est le secret des merveilleuses récoltes que l'on signale, à tout instant, dans des pays extrêmement peuplés et qui, dans des espaces très restreints, ne dépassant pas l'étendue de quelques-unes de nos paroisses rurales, trouvent le moyen de sustenter des millions d'êtres humains. C'est par les engrais, que les Anglais maintiennent la fécondité de leurs terres, comme c'est par l'élevage des animaux qu'ils renouvellent, sans cesse, les engrais, dont ils font un immense et constant usage.

Il en est de même, quoiqu'à un moindre degré, dans l'industrieuse Belgique et dans la laborieuse France, où, sans ces habiles expédients, les nombreuses populations seraient réduites à mourir de faim.

Il est possible que les immigrants américains n'aient pas, durant de longues années, senti le besoin de recourir à ces procédés ; ils avaient sous la main un sol vierge, qui possédait toute sa fécondité native ; ils en usaient autant du temps qui leur était possible ; puis, quand ils en avaient tiré tout ce qu'il pouvait donner, ils allaient plus loin, continuer, sur un sol nouveau, une seconde exploitation aussi ruineuse que la première. Ils ont été ainsi de l'avant, jusqu'à ce qu'ils se soient heurtés aux Montagnes Rocheuses, jusqu'à ce qu'ils aient été arrêtés par le Pacifique.

Arrivés là, il leur fallait, ou rebrousser chemin ou dévier vers le Sud. C'est ce dernier parti qu'ils ont adopté. Il était sage, à leur point de vue d'hommes qui n'avaient fait jusque-là que des exploitations de hasard ; et nous, habitants du Sud, nous n'avons pas à nous en plaindre, puisqu'il nous procure des bras dont, jusqu'à présent, nous avions manqué, ainsi que des cultivateurs éclairés par une dure expérience.

On va chercher, bien loin, la raison des immigrations qui viennent, depuis quelques années, peupler nos campagnes. On s'évertue à ce propos, à tirer des considérations historiques à perte de vue, sur les migrations des peuples, sur les directions qu'elles ont prises de tout temps ; elle ont entièrement dans l'état d'épanouissement du sol de l'Ouest, que l'on a fait travailler, sans lui donner les engrais nécessaires pour réparer ses forces perdues. Mais il est mieux vaut, pour eux, rester sur le sol où ils s'étaient installés afin de le cultiver soigneusement, de l'engraisser abondamment, de lui donner cette fécondité sans cesse renaissante qui fait la richesse des vieux pays d'Europe. Là, on n'épuiserait pas ses activités sur d'immenses espaces ; on n'y connaît pas, comme ici, la culture extensive ; on n'y croit pas qu'on s'enrichit parce qu'on a retourné, tant bien qu'il mal, un plus grand nombre d'acres en d'arpents ; on tait, au contraire, de la culture intensive ; on cherche à obtenir le plus possible de produits de chaque les moins maximum possible, et l'on s'en trouve bien, au double point de vue du rendement et de l'économie de la main d'œuvre.

La seconde cause d'appauvrissement pour les campagnes, c'est le mauvais état des chemins. En réalité, la voierie n'existe pas aux Etats-Unis ; on a, dans l'entretien des routes, apporté, jusqu'à cette heure, une négligence impardonnable. Le mal est plus grand qu'on ne le pense. Il est général ; il s'étend de l'extrême Nord à l'extrême Sud, et des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique.

Parce que l'on avait construit plus de moins de chemins de fer à travers les Etats de l'Union, on en a cru avoir tout fait ; on s'est grossièrement trompé. Qu'importe qu'il y ait une station de voie ferrée, à quelques milles de la ferme qu'on cultive, si l'on n'a pas de voie de communication convenable pour transporter ses produits à cette station. Le peu d'avantage que l'on tire d'un train, fut rapide, à partir de la gare de la voie ferrée jusqu'au marché, ne suffit pas à compenser les pertes que l'on fait, de la ferme à la gare, par suite des accidents occasionnés par le mauvais état des routes.

Il ne fait les, en achetés de chevaux, de mulets, de bœufs fourbus par la fatigue, en emplettes et en réparations d'instruments aratoires brisés, rendus inexploitables en service, plus de dégâts, que dans toute l'Europe. Cela, indubitablement, ce qui a fait le nombre de sont qui se sont livrés à la fabrication et ce trouble de ces outils, de ces appareils, qui, depuis des siècles, ont permis des fortunes énormes, en peu de temps. Le renouvellement continuel du matériel des forges en est la véritable cause. Il y a, au Nord, dans la Nouvelle-Angleterre, dans l'Ouest, nous ne savons exactement, quelques-uns, quelques milliers de ces ingénieux outils, dont les rapidités ont fécondé, tout autant, de la pensée des pionniers, par suite des dépenses que ces dernières sont obligées de faire, à chaque fondant, pour remettre en bon état ces matériel, à chaque instant, dépérissant.

Il est fortunes, au lieu d'être économiser et d'agir quelques-unes dans, dépensé, mais dans des matériaux dénoncé mauvaise des milliers de fortunes, ou bien que le peu de fait improvisé par bonnes mains ?

Ou en réfléchi sur la multiplicité de nos premiers ponts de chemin de fer pour transporter toutes les richesses de notre vaste et riche pays ; nous avons compris. Il y a, dans ces ponts, des lignes parallèles, en Angleterre, en France, en Belgique, en Amérique, en égard à la population de ces contrées. Au lieu d'y laisser se détériorer les chemins ordinaires, nous préférons de voies ferrées, en leur a, en contrainte, donné plus de cote ; on les a mises entretenues, et l'on avait grandement raison d'en agir ainsi, parce que les voies ferrées allée-même ont provoqué la multiplication des déplacements pour les populations, et des transports pour les produits. C'est ainsi que l'on y a d'autant plus senti la nécessité d'y bien entretenir les routes communales et de grande communication, que les voies ferrées s'y multiplient davantage. Il en fait revoir à ce principe, et l'on veut relever l'agriculture de son état de gêne. Il n'y a qu'une même loi économique pour les deux Mondes. Nous sommes obligés de nous y conformer, comme l'Europe, si nous voulons lutter contre elle, avec avantage.

Recrute de l'Etat de la Louisiane.—"Parde comment tout" est un pays qui ne trouve pas son application ici. En effet, les dernières à se faire connaître—nous parlons de ceux auxquels sont dédiées les lignes ci-dessus—le tirage de la loterie nationale de la Louisiane. Les lecteurs de l'Etat de la Louisiane, qui avaient reçu le Bouquet et les Tickets, ne pouvaient ignorer que ce ne fut le jour de fort jolies sommes. Il y a peu de jours la compagnie lançait à la publicité la liste partielle de ces heureux ; aujourd'hui elle la publie complètement qu'on la pourra lire dans l'*Abeille*.

Le premier lot, celui de trois cent mille piastres, n'est partagé en fractions égales entre les personnes dont voici les noms : E. H. Fanning, Antoine Sanctrya, T. J. Cuetyle, J. M. Jamison, R. Grant, W. J. Fenstrow, Geo W. Lane, George W. Walton, T. H. Neely, G. P. Talbot, Mariano Sanctrya, Augusta J. Miller.

Le lot de cent mille piastres a été réparti entre MM. J. R. Geddes, Geo Jackson, Hedy Marbourg, E. Rodgers, M. M. Jordan, Allen & Labat, C. Rogers.

Enfin, le lot de moindre importance que les deux premiers, mais qui n'a pas été dédaigné, celui de Cinquante Mille Piastres, a trouvé ses recleurs : MM. Jos Schwolligen, F. W. Fitzhugh, R. M. Patterson, E. A. Harvey, Michael Strittlinger, J. L. Adams, Laurent Kaiser, Sam Kaphall et J. C. Baldwin. A peu d'exception près, tous les sus-nommés résident hors de notre ville. La Compagnie a dû donc leur faire remettre leurs gains par les compagnies financières de leurs respectifs : loyalité.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer nettoie et active la vie des cheveux, guérit la teigne et les démangeaisons. Supérieur pour la toilette.

LOUISIANE.

Le Herald, Hahnville, paroisse St-Charles, du 26 octobre :

Le temps est décidément désagréable. Nous avons grand besoin de pluie ; nos citernes sont à sec, et la poussière des chemins est suffocante.

Le Réveil, St-Martinville, paroisse St-Martin, du 26 octobre :

L'habitation St-John, appartenant à M. J. B. Levert, a commencé la roulaison, lundi. Suivant la règle générale, M. Lockett avait fait couper des cannes, à la fin de la semaine dernière. On a mis les couteaux dans les chicots. Nous sommes allés, mercredi, sur l'habitation pour voir, de nos yeux, comment tout marchait.

En arrivant, nous remarquons une grande bâtisse à deux étages, qui a été construite pour les travailleurs blancs, et où sont installées leurs chambres, leur salle à manger et leur cuisine. Le hangar était rempli de cannes, les chicots coupés à cinq pieds ; ils proviennent du clos de l'habitation et sont de ceux de M. Oscar Durand et de M. Jean Durand. On nous dit que la charrette de cannes pèse plus de deux tonnes, en moyenne. Incédules au départ, M. Becnel pèse, nous nos yeux, coup sur coup, trois charrettes qui atteignent le poids net de quatre mille livres passées ; nous sommes vite et bien convaincus.

Quand nous pénétrons dans la sucrerie, toutes les machines sont en travail, et l'on n'entend aucun bruit—ce qui prouve que M. Daquin, l'ingénieur en chef, a ses machines en ordre. M. Levert a fait monter, cette année, un second moulin, et l'on a dû bâtir un appendice, du côté du bayou, et construit en fer. Les cannes passent donc sous six cylindres. Le "feed" de la porteuse est léger ; on commence et il faut se méfier. La bagasse du premier moulin est bonne et celle du second excellente, meuve, presque sèche.

Le sucrier, M. Chauvin, nous dit que le vin de canne pèse 8 1|2 Beaumé. Quoique la canne soit plus mûre qu'il le pensait, elle ne l'est pas tout à fait, mais elle est juteuse et ne paraît pas trop dure. Il avait fait deux cuites, et la *troisième* était dans le vacuum pan.

La première cuite a donné 26 barils, dont chacun pèse, en moyenne, 375 livres. Lundi, le premier jour, on a travaillé 223 tonnes en dix-huit heures. En somme, excellent début. Le récolte de St-John est belle, et l'habitation est tenue dans un ordre parfait—ce dont nous félicitons M. J. A. Lockett, l'agent de M. Levert.

—Une personne digne de foi est allée visiter la machine, qui, dimit-on, faisait merveille, sur l'habitation que le général Beauregard cultive et ramie. Bien entendu, c'est une machine à décortiquer. Il ne semble pas qu'elle ait résolu le problème du décortiquage de la ramie. En tout cas, elle est très imparfaite ; elle s'engorge avec les tiges vertes, dont on est obligé d'arracher *les feuilles*, et il faut travailler les tiges quand elles sont sèches. Nous avons toujours cru, et nous croyons encore, que les plantes à fibres doivent être travaillées vertes ou rouies.

Le Times, Morgan City, paroisse Stemarie, du 26 octobre :

On sait que la Grande Ile, où l'on a mis, en peu de temps, par bateau, de Morgan City, est le rendez-vous d'été de bien des personnes d'ici et de tout Texas. M. F. F. Burrig, de la Nouvelle-Orléans, vient d'y acheter des terres, et il est en train d'y bâtir un hôtel de jouissance confort, qui deviendra, sans nul doute, le plus populaire du Sud, pendant l'hiver aussi bien que pendant l'été. La bâtisse aura une longueur de 442 pieds, donnant sur plage ; elle aura deux ailes de 300 pieds de long et à deux étages ; une galerie, de 10 pieds de largeur courra tout autour de l'édifice.

La salle à manger sera établie au centre, derrière le vestibule ; elle aura 100 pieds de long sur 50 de large. Les plusieurs chambres-de-chambre auront 15 pieds de haut ; ceux du premier étage, 13 pieds ; ceux du second, 11.

Les chambres à coucher seront de 12 sur 14 pieds, et l'on pourra, à l'aise, y loger 600 personnes.

Quand le chemin de fer construit par l'ex-gouverneur Warmoth sera achevé, on pourra s'y rendre, de la Nouvelle-Orléans, en 3 heures.

Le Courrier, Opelousas, paroisse St-Landry, du 26 octobre :

Il est arrivé, en abondance, dans notre localité, durant la semaine, les changements ont succédé aux changements ; les acheteurs ont été occupés, du matin au soir, et n'ont à peine s'ils pouvaient répondre aux offres qu'on leur faisait, de toutes parts.

—Le *Courrier*, Houma, paroisse Terrebonne.

Tout le monde se plaint, ici, des hautes taxes du fret, certiort, sur le chemin de fer Morgan. Ces hauts prix deviennent un obstacle pour le trafic et pour l'agriculture.

Il n'y a pas de sucrerie plus riche que la nôtre. Le sol produit d'excellents fruits et de magnifiques légumes ; nous en pourrions tirer un parti convenable, pense que le chemin de fer nous en laisse tout notre bénéfice.

Voici un exemple de ce que nous avançons :

Un fermier de notre paroisse a récolté, chez lui, sans le secours d'aucun travailleur étranger, 150 barils de patates douces, et les a expédiées à la Nouvelle-Orléans.

Nous donnons ici les résultats qu'il a obtenus :

Fret de 150 barils à 40 cents le baril	$ 60 00
Four sans à 3 cents la pièce	4 50
Camionnage	3 00
Commission du marchand, 2 1|2 pour cent	3 75
Total des dépenses	$ 71 25

Les patates ont été vendues $1.50 le baril, soit $225, en tout. Que l'on en déduise $71.25 de dépenses ; il reste $154.00.

Il est clair que le prix du fret dépasse à lui seul, ces frais des autres dépenses, telles que le travail fait et le temps employé. Nous voudrions faire des folies, mais ne le pouvons pas. La transport d'une balle qui est de 40 cents, l'élève à la moitié du prix de vente de la balle. Il y a une route de eau où la situation est pire encore. Que voulez-vous? Le chemin de fer Morgan n'a pas de concurrence ; il fait ce qu'il veut. On comprend, maintenant, la nécessité, pour nous, de voter une augmentation de taxes, afin de drainer le bayou, afin de pouvoir établir une ligne de bateaux qui forcera le Morgan à réduire ses prix. S'il s'y refuse, on en pourra de lui.

Le Weekly Louisiana Review, Nouvelle-Orléans, du 30 octobre :

Dans la paroisse Bienville, Arcadie, on a reçu plus de 4000 balles de coton jusqu'à date, bien que la récolte soit assez pauvre.

—*L'Abéonce*, d'Arcadie, annonce que la compagnie du nouveau chemin de fer fait des préparatifs pour commencer les travaux dans quelques semaines.

—Le *Times*, de Shreveport, dit que la ligne de la Rivière Rouge a couvert la saison, avec sept steamers bien équipés.

Le "Banque des Marchands et Fermiers" vient ouverte, dans cette ville, avec une très belle perspective. L'établissement nouveau fait, évidemment, d'excellentes affaires.

—Le *Wheelock*, navire qui vient d'arriver, a 16 pieds de long, 30 de large, et a un tirant d'eau de 4 1|2 pieds. Il fera le service spécial de la Rivière Rouge, sous la surveillance spéciale du capt. M. L. Harrell. Se rellant au *C. E. Spitzerkes*, il établira des communications directes entre Shreveport et Alexandrie, ainsi qu'avec le New Orleans Pacific et le Texas Pacific.

—Dans la paroisse Caldwell, une Compagnie ayant pour but d'établir un magasin d'après le système de la coopération, s'est formée à Columbia, au capital de $10,000.

—Dans la paroisse Ouachita, les recettes à la paroisse du joujou de Monroe se sont élevées de 1,400 balles en excédant de celles de l'an dernier.

—Le moulin à coton de Thos. F. T. Stubbs, sur l'habitation King, a été détruit par un incendie.

—Le *Telegraph*, de Monroe, a reçu, de Mme J. S. Moore, une poire Kefier de 12 pouces et demie de circonférence. Mme Moore en a tiré ainsi, avec succès, des semences ; elles en a de superbes.

Le lit W. S. Miller, de la Colonie, a répondu, récolté sur 13 acres 1|4, 834 boisseaux de maïs et 13 boisseaux de pois à l'acre, sur 5 acres 3|4 d'un même sol.

Les maïs a rendu une moyenne qui dépasse légèrement 61 boisseaux à l'acre. Sur 3 acres 1|2, il en a fait un peu plus de 81 à l'acre, sur 2 acres 1|2, plus de 61. Sur le reste, la moyenne est de 50. M. Miller peut se vanter de avoir tirer parti de sa terre.

M. W. R. Montgomery, de Starkville, Mississippi, va, prochainement, s'y rendre, à Monroe, de magnifiques Jerseys.

— Plusieurs ingénieurs des Etats-Unis sont arrivés à Donaldsville, paroisse Ascension, pour, sans doute, se rendre à Plaquemine, afin de commencer les travaux de dragage, dans le bayou Lafourche.

—Une Convention de plusieurs des comités d'Abbley, de Drew, de Chicot, de Desha, Arkansas, et les paroisses Morehouse, Ouachita et Richland, se réunira, à Hamburg, paroisse Morehouse, le 4me mardi de novembre, pour régler de graves questions de travail, qui sont le sujet de divers discussions entre eux.

Le *Courrier*, Ouvrard P. O., paroisse St-Jacques, du 31 octobre :

Jeudi dernier, est décédée, à la Grande Pointe, à l'âge de 18 ans et 5 mois, Madame Alfred LeBlanc, née Selina Lotquin.

Jeudi dernier, à l'âge de 32 ans, M. Benjamin Gondin.

Nos certificats ne sont ni exagérés ni flattés ; mais bien, des faits vrais, sincères les cures merveilleuses de la Salsoparille d'Ayer.

LE GÉNÉRAL LEBRUN, ANCIEN COMMANDANT EN CHEF DU 3me CORPS DE L'ARMÉE FRANÇAISE.—A l'occasion de la mort du général Lebrun, le *Jeunesse* religieuse de Rouen publie, sur l'ancien commandant en chef du 3me corps d'armée, une notice où se trouvent les lignes suivantes à l'honneur du vaillant défunt :

"Ce que les journaux ne disent pas, c'est que le général Lebrun avait une foi profonde et était montré, en toutes circonstances, un chrétien ferme et convaincu. Il avait pour commandement à Rouen, il hantait, chaque dimanche, en grand uniforme, à la messe militaire, et donnait à nouveau de ses encouragements l'aumônerie, l'œuvre des soldats, les soutenir de soir ouvertes par les frères à la garnison, les nombreuses offerte tentations pour assurer à l'armée les exercices religieux, et qui furent couronnés à Rouen de succès incalculables.

"Le religion a été la suprême consolation de ses dernières années. Il avait conservé toute l'activité et la vivacité de son riche intelligence, toute l'énergie de son caractère, et il utilisait les loisirs de sa retraite en écrivant des mémoires et des ouvrages militaires qui ne seront pas perdus pour la postérité. Il avait énoncé, il y a trois mois, malgré ses quatre-vingt-neuf ans, une allure martiale et une apparence de la santé, et il se promettait bien de servir encore la patrie à l'heure du danger. Sa forte constitution a été ébranlée dans ces derniers temps par une maladie dont les progrès ont été rapides et sûrs.

"Il a gardé vis-à-vis de la souffrance et de la mort cette calme et ce courage indomptable qu'on admirait en lui sur tous les champs de bataille. Il s'est éteint, grave et doux comme un juste, dans les sentiments de la plus tendrement pieuse."

VIVE LE FRANÇAIS !—Le *Times*, de Londres, dit que l'ouverture de la nouvelle ligne téléphonique entre Budapest et Prague a donné naissance à de difficultés au sujet de la langue à adopter par le personnel, qu'il a été décidé que l'on en servirait du français. On n'a trouvé que ce moyen de concilier les prétentions rivales des Tchèques et des Magyars, des Allemands et des Polonais.

Un mendiant centenaire, installé à la porte d'une église, demande la charité aux passants : "Voilà donc, dit Gelbolard, ce que j'appelle faire du sabola !

BERTEL.—Décédé, hier, vendredi, 1er novembre 1889, à midi et demi, LEONIDAS LIBANO, fils bien aimé de Jean Bertel. Les amis des familles Bertel, Libano et Vittorio sont respectueusement invités aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, samedi, 2 novembre, à 4 heures de l'après-midi. Le convoi partira de la maison mortuaire, No 260, rue Ste-Anne, entre Bourgogne et Prieur.

TO-KALON
CAVE CALIFORNIENNE.
Vins rouges, Sauternes et Hémitage, Vins blancs.
Tokay, Angelica, Muscatelle, Black Berry Brandy, Port, Sherry, Cognac et de Brandy pur sec le raisin pur, approuvé et recommandé comme stimulant médicinal.
Vente directe de vignobles de Chas. Schram, Propriétaire,
Oakville, comté Napa, Californie.
PURETÉ ABSOLUE GARANTIE.
P. H. FORGEY,
Agent,
156 rue Bayou, près St-Pierre.

THEATRE DE L'OPERA.
AVIS AU PUBLIC.

M. R. A. Lunday, conducteur de l'Opéra, savoir son bonne foi, informe le public que le Mme F. Worristo, 126 rue du Canal, de 9 heures du matin à 4 heures de l'après-midi.

Les représentations Trotteuses avaient en vente au bureau de la Direction, à l'opéra, ou au rue Toulouse.

Nov—17

Avis.

Nouvelle-Orléans, 26 octobre 1889.

Nous avons été nommés ce jour agents-généraux de l'American Accident Company de Louisville, Kentucky.

A. A. WOODS & CO.

2 nov—259

AVIS.

J'INFORME mes amis et le public en général, que j'ai repris le restaurant, rue Bienville, et que je ne cesserai de servir les marchandises, et les vins, qu'elle contient, et que j'ai remédié à la dite Compagnie Cette Compagnie, de Cincinnati, Ohio, en attendant des dites marchandises, et les vins, et les boissons, et les cigares, et les bières, et les eaux minérales, et les champagnes "Moët & Chandon White Seal".

A nos amis et au public, je dédie ces quelques lignes, pour leur dire que je suis, avec M. Gus. Jérôme, et je suis heureux de leur annoncer mes connaissances, de bienveillant intermédiaire dans les différentes maisons, et de R. Dubois. Ils me permettent de leur présenter le Spa, que M. Jérôme nous connaît, et que M. Dubois nous connaît, et que M. Jérôme nous connaît, et que M. Dubois nous connaît, et que M. Jérôme nous connaît, et que M. Dubois nous connaît, et